

Les Géants de la montagne

Mythe

Cette traduction, dans la mise en scène et la scénographie de Stéphane Braunschweig, a été créée le 2 septembre 2015 à La Colline – théâtre national.

Avec : John Arnold, Elsa Bouchain, Cécile Coustillac, Daria Deflorian, Claude Duparfait, Julien Geffroy, Laurent Lévy, Thierry Paret, Romain Pierre, Pierric Plathier, Dominique Reymond, Marie Schmitt, Jean-Baptiste Verquin, Jean-Philippe Vidal.

Collaboration artistique : Anne-Françoise Benhamou
Collaboration à la scénographie : Alexandre de Dardel
Lumière : Marion Hewlett
Son : Xavier Jacquot
Costumes : Thibault Vancraenenbroeck
Vidéo / animation : Christian Volckman
Assistanat à la mise en scène : Amélie Énon
Maquillage et coiffures : Karine Guillem
Production : La Colline – théâtre national

PERSONNAGES

La compagnie de la comtesse :

ILSE, *dite aussi la comtesse.*

LE COMTE, *son mari.*

DIAMANTE, *seconde actrice.*

CROMO, *acteur de genre.*

SPIZZI, *jeune premier.*

BATTAGLIA, *utilité féminine.*

SACERDOTE.

LUMACHI, *avec le chariot.*

COTRONE, *dit le magicien.*

Les « Poissards ».

LE NAIN QUAQUÈO.

DUCCIO DOCCIA.

LA SGRICIA.

MILORDINO.

MARA-MARA, *avec l'ombrelle, dite aussi l'Écossaise.*

MADDALENA.

Pantins – Apparitions – L'Ange Cent-un et sa centurie.

Temps et lieu indéterminés : à la lisière, entre fable et réalité.

[*Les géants de la montagne* :

ARCIFA, DÒRNIO, CUCCURULLO, BOLLACCHIANO, BOLAFFIO,
LA VECCHIA CAROCCHIA, UMA LA MARIÉE, LOPARDO LE
MARIÉ¹.]

[LES FANTÔMES²]

I

La villa, dite « La Poisse », où habitent Cotrone et ses « Poissards ».

Quasiment au milieu de la scène, surélevée à cet endroit, se dresse un haut cyprès dont le tronc a été réduit par l'âge à une sorte de mât coiffé d'une tête-de-loup.

La villa a un crépi rougeâtre, décoloré. On n'en voit sur la droite que l'entrée, avec ses quatre marches d'accès encadrées de deux petites loggias rondes en saillie, avec balustrades à pilastres et colonnes soutenant les coupoles. La porte est vieille et conserve encore quelques traces de l'ancienne peinture verte. À droite et à gauche, au même niveau que la porte, s'ouvrent deux portes-fenêtres qui donnent dans les loggias.

Cette villa, autrefois d'un grand standing, est à présent délabrée et à l'abandon. Elle surgit solitaire dans la vallée ; sur le devant, un petit terre-plein herbeux

1. Dans une liste établie par Luigi Pirandello, à un certain stade de son travail, figuraient également les « géants de la montagne ».

2. C'est sous ce titre que Pirandello publia les deux premiers « moments » des *Géants de la montagne* dans la revue *La Nuova Antologia* en décembre 1931.

avec un banc à gauche. On y arrive par un sentier qui descend en pente raide jusqu'au cyprès et, de là, continue vers la gauche en passant sur un petit pont qui enjambe un torrent invisible.

Ce petit pont, sur la gauche de la scène, doit être bien à vue et praticable avec ses deux parapets.

Au-delà du pont, on aperçoit les pentes boisées de la montagne.

Au lever du rideau, c'est presque le soir. De l'intérieur de la villa on entend, accompagné d'étranges instruments, un chant tout en rebonds, qui tantôt éclate en cris inopinés, tantôt s'abandonne à des glissandi risqués, jusqu'à se laisser happer dans une sorte de tourbillon, dont il s'arrache d'un coup en prenant la fuite comme un cheval ombrageux. Ce chant doit donner l'impression qu'on est en train de surmonter un danger avec l'urgence que tout revienne au calme et à sa place, comme après certains moments de folie qui parfois nous prennent sans qu'on sache pourquoi. À travers les vitres des deux portes-fenêtres des loggias, on entrevoit l'intérieur de la villa, éclairé d'étranges lumières colorées qui donnent l'air d'apparitions mystérieuses aux trois personnages qui s'y trouvent assis : la Sgricia, paisible et immobile dans la loggia de droite ; Doccia et Quaquè, dans celle de gauche, le premier avec la tête dans les mains et les coudes appuyés sur la petite balustrade, et le second, perché sur celle-ci, avec les épaules adossées au mur.

La Sgricia est une petite vieille avec un bonnet sur la tête, mal noué sous le menton, et une pèlerine violette sur les épaules. Sa robe à carreaux noirs et blancs est toute plissée. Elle porte des mitaines de fil. Quand elle

parle, elle est toujours un peu irritée et bat des paupières en continu sur des petits yeux rusés et inquiets. De temps à autre, elle passe rapidement son doigt sous son nez retroussé.

Duccio Doccia, petit et d'âge incertain, très dégarni, a deux yeux graves et globuleux et une grosse lèvre pendante dans un long visage, pâle et osseux ; de longues mains molles et des jambes fléchies, marchant comme s'il cherchait toujours à s'asseoir.

Quaquè est un nain gras, habillé comme un enfant, le poil roux sur une grosse face de terre cuite, qui rit largement avec une bouche stupide mais des yeux malicieux.

Dès que le chant s'arrête à l'intérieur de la villa, Milordino, qui est un jeune homme souffreteux d'une trentaine d'années, les joues couvertes d'une barbe de malade, un haut-de-forme sur la tête et un pourpoint verdi auquel il ne veut pas renoncer de peur de perdre son air distingué, surgit épouvanté de derrière le cyprès, annonçant :

MILORDINO. – Hé ! Voilà des gens ! Ils viennent chez nous ! Vite, les éclairs, le tonnerre et la langue verte sur le toit !

LA SGRICIA, se levant, ouvrant la fenêtre et annonçant vers l'intérieur de la villa. – Au secours ! Au secours ! Des gens chez nous ! (Puis, surgissant de la loggia :) C'est qui ces gens, Milordino, c'est qui ces gens ?

QUAQUÈ. – Le soir ? De jour encore, je veux bien croire que quelqu'un s'égare par ici. Tu vas voir qu'ils font demi-tour.

MILORDINO. – Pas du tout ! Ils viennent vraiment chez nous ! Ils sont juste en dessous ! Et nombreux : plus de dix !

QUAQUÈO. – Eh, sûr qu'à dix ils peuvent être courageux !

Il saute de la petite balustrade de la loggia sur les marches devant la porte et va jusqu'au cyprès pour observer avec Milordino.

LA SGRICIA, *criant vers l'intérieur.* – Les éclairs ! Les éclairs !

DOCCIA. – Oh, les éclairs ça coûte cher, vas-y mollo.

MILORDINO. – Ils ont même un chariot ; ils le tirent à la main, un devant et deux derrière !

DOCCIA. – Sûrement des gens qui vont dans la montagne.

QUAQUÈO. – Eh, non, ils ont vraiment l'air de venir chez nous ! Oh oh, ils ont une femme sur le chariot ! Regarde, regarde ! Le chariot est plein de foin et la femme est étendue dessus.

MILORDINO. – Appelez au moins la Mara, qu'elle aille sur le petit pont, avec l'ombrelle !

Mara-Mara accourt de la porte de la villa en criant.

MARA-MARA. – Me voilà ! Me voilà ! L'Écossaise va leur faire peur !

Mara-Mara est une petite femme, qu'on peut se figurer comme gonflée, toute rembourrée comme du foin, une minijupe à carreaux écossaise sur toute la partie gonflée du rembourrage, les jambes nues avec des chaussettes de laine retroussées sur les mollets, un petit chapeau ciré vert sur la tête, avec des bords bien droits et une plume de coq sur un côté, une petite ombrelle à la main, une musette et une fiasque en bandoulière.

MARA-MARA. – Oh, mais faites-moi de la lumière depuis le toit ! Je ne veux pas me casser le cou !

Elle court jusqu'au petit pont, monte sur le parapet et, éclairée depuis le haut de la villa par un projecteur vert qui lui donne un air spectral, elle se met à s'y promener de long en large en simulant une apparition. Par instants, à l'arrière de la villa, se déclenchent des rafales de lumières, comme des éclairs d'été, accompagnées de tonnerres de chaînes.

LA SGRICIA, *aux deux qui regardent.* – Ils s'arrêtent ? Ils font demi-tour ?

QUAQUÈO. – Appelez Cotrone !

DOCCIA. – Cotrone ! Cotrone !

LA SGRICIA. – Il a la goutte !

La Sgricia et Duccio sont descendus des loggias et se tiennent maintenant devant la maison, sur le terre-plein herbeux, consternés. Cotrone apparaît à la porte, c'est un grand bonhomme barbu, au beau visage ouvert, avec

de grands yeux brillants, rieurs et sereins, une bouche fraîche où brillent aussi des dents saines, dans le blond chaud d'une moustache et d'une barbe négligées. Des pieds un peu mous, l'air plutôt débraillé, une ample veste noire à grands pans et un pantalon large et clair, sur la tête un vieux fez à la turque et une chemise bleu pâle un peu ouverte sur la poitrine.

COTRONE. – Qu'est-ce qu'il y a ? Vous n'avez pas honte ? Ce n'est pas en tremblant que vous allez faire peur !

MILORDINO. – Ils montent en bande ! Ils sont plus de dix !

QUAQUÈO. – Non, ils sont huit, huit : je les ai comptés ! Avec la femme !

COTRONE. – Souriez ! Il y a aussi une femme ? Sûrement une reine déchuë. Elle est nue ?

QUAQUÈO, *ébahi*. – Nue ? Nue, non, c'est pas l'impression que j'ai eue.

COTRONE. – Bien sûr que si, nue, imbécile ! Sur un chariot de foin, une femme nue, les seins à l'air et les cheveux roux répandus comme du sang de tragédie. Ses ministres bannis la tirent, les manches retroussées pour moins transpirer. Hop, réveillez-vous, de l'imagination ! Vous n'allez pas me faire le coup de devenir raisonnables ! Dites-vous que pour nous les dangers n'existent pas, la raison c'est pour les lâches ! Bon sang, juste quand la nuit tombe, notre royaume !

MILORDINO. – Oui, mais s'ils ne croient à rien...

COTRONE. – Et toi, tu as besoin que les autres te croient pour croire en toi-même ?

LA SGRICIA. – Ils continuent à monter ?

MILORDINO. – Les éclairs ne les arrêtent pas ! La Mara ne les arrête pas !

DOCCIA. – Oh, c'est du gâchis pour rien : éteignez !

COTRONE. – Mais oui, éteignez, là-haut ! Et ça suffit, les éclairs ! Toi, Mara, viens ici ! Si ça ne les épouvante pas, c'est qu'ils sont des nôtres et on pourra facilement s'entendre. La villa est grande. (*Frappé d'une idée soudaine* :) Oh, mais attendez ! (*À Quaquèò* :) Tu as dit qu'ils sont huit ?

QUAQUÈO. – Huit, oui, je crois...

DOCCIA. – Tu les as comptés, oui ou non ? Quelle histoire !

QUAQUÈO. – Huit, huit.

COTRONE. – Et donc ils sont peu.

QUAQUÈO. – Huit et un chariot, ça te paraît peu ?

COTRONE. – À moins que les autres se soient enfuis...

LA SGRICIA. – Des brigands ?

COTRONE. – Mais non, mais quels brigands ! Tais-toi ! Il n'y a que les fous que rien n'arrête ! Peut-être que ce sont eux !

DOCCIA. – Qui, eux ?

COTRONE. – Les voilà !

Une fois éteints les éclairs et le projecteur qui éclairait Mara-Mara sur le parapet du petit pont, la scène est demeurée dans une faible lueur crépusculaire qui devient peu à peu un clair de lune.

Sur le chemin derrière le cyprès apparaissent le comte, Diamante, Cromo et Battaglia, de la compagnie de la comtesse.

Le comte est un jeune homme blond et pâle, l'air égaré et épuisé. Bien que désormais dans la misère, comme le prouve son habit – une jaquette couleur pois chiche – très usé et même déchiré par endroits, il conserve dans ses traits et ses manières, avec son gilet blanc et son vieux chapeau de paille, la tristesse déçue d'une grande noblesse.

Diamante approche la quarantaine, et sur une poitrine généreuse, et même exubérante, elle porte, bien plantée, avec une certaine arrogance, une tête aux traits durs, violemment maquillée, armée de sourcils tragiques sur deux yeux intenses et graves, séparés par un nez péremptoire et dédaigneux. Aux coins de la bouche, elle a deux petites virgules de poils très noirs, et d'autres plus métalliques qui frisent sur le menton. Elle a toujours l'air prête à laisser éclater sa charité protectrice pour ce pauvre et malheureux jeune comte et son indignation envers Ilse, son épouse, dont elle le croit victime.

Cromo a une étrange calvitie frontale et occipitale, de sorte que les cheveux couleur carotte qui lui restent lui dessinent deux triangles dont les pointes se rejoignent

au sommet du crâne ; pâle, avec des taches de rousseur et des yeux vert clair, il parle d'une voix caverneuse, avec le ton et les gestes de quelqu'un qui a l'habitude d'exploser au moindre incident.

Battaglia, tout homme qu'il est, a la face chevaline d'une vieille fille vicieuse, avec toutes les minauseries d'une guenon souffreteuse. Il joue des rôles d'homme et de femme, en perruque bien sûr, et fait aussi le souffleur. Mais, au milieu des marques du vice, il a deux yeux suppliants et doux.

CROMO. – Ah, merci les amis ! Bravo, vraiment ! On n'en pouvait plus !

DOCCIA, étonné. – Merci ? De quoi ?

CROMO. – Comment, de quoi ? Des signaux que vous nous avez faits pour nous indiquer que nous touchions enfin au but.

COTRONE. – Et voilà ! Ce sont bien eux !

BATTAGLIA, désignant Mara. – Quel courage, bénie soit cette dame !

CROMO. – Oui, sur le parapet du pont ! Merveilleuse ! Avec son ombrelle !

DIAMANTE. – Et magnifiques, ces éclairs ! Et cette flamme verte sur le toit !

QUAQUÈO. – Voyez-moi ça ! Ils ont pris ça pour du théâtre ! Nous faisons les fantômes...